

Une si simple passion : roman palimpseste de J.R. Léveillé
(Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1997, 57 p.)

Bernard Haché

Number 9, 1999

Les relations entre le Québec et la francophonie nord-américaine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004964ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004964ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Haché, B. (1999). Review of [*Une si simple passion : roman palimpseste* de J.R. Léveillé (Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1997, 57 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (9), 161–164. <https://doi.org/10.7202/1004964ar>

UNE SI SIMPLE PASSION : ROMAN PALIMPSESTE

de J.R. LÉVEILLÉ

(Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1997, 57 p.)

Bernard Haché

Université de Moncton

La passion du négatif

Il y a de ces œuvres dont la sortie ne va pas sans faire l'événement. Ce fut le cas, il y a quelques années de *Passion simple* d'Annie Ernaux. Plus récemment, J.R. Léveillé nous a offert une œuvre plus discrète, *Une si simple passion*, petit récit tenant ou du jeu ou de l'apéro littéraire, annoncé comme un « roman palimpseste » puisqu'il porte justement l'empreinte du récit d'Ernaux. Mais, à le parcourir, on finit vite par se demander si le terme « palimpseste » n'aurait pas quelque chose d'un peu euphémisant. C'est que le texte ancien, une fois gratté, ne fait pas que ressortir sous le texte récent ; il le pénètre littéralement, de sorte qu'*Une si simple passion* tient en réalité davantage de l'hypertexte que du palimpseste. Confrontons, pour voir, ce « même » passage des deux récits :

[...] quand je me trouvais au milieu d'autres femmes, à la caisse du supermarché, à la banque, je me demandais si elles avaient comme moi un homme sans arrêt dans la tête, sinon, comment elles faisaient pour vivre ainsi, c'est-à-dire — d'après mon existence d'avant — en n'ayant comme attente que le week-end, une sortie au restaurant, la séance de gym ou les résultats scolaires des enfants : tout ce qui m'était maintenant ou pénible ou indifférent¹.

Parmi d'autres femmes au supermarché, je me demande si celles qui sont enthousiastes le sont parce qu'elles ont quelqu'un dans leur vie, ou si elles sont heureuses parce qu'elles sont ce qu'elles sont, dynamiques dans leur existence. Sans attente pour le week-end, ou le rendez-vous au restaurant, ou la soirée de spectacle, ou les vacances, ou la session aérobique, toutes ces choses qui me plaisent, dont la préparation est un plaisir, mais dont la réalisation ou non me laisse indifférent².

Le texte de Léveillé ne frôle pas toujours celui d'Ernaux d'aussi près, mais généralement lire Léveillé c'est revenir sur Ernaux, et relire Ernaux c'est, bien sûr, jouer le jeu concocté par l'auteur du palimpseste.

Il est vrai par ailleurs que la lecture simultanée des deux récits permet de relever bon nombre de récurrences. Léveillé, comme Ernaux, laisse parler une artiste « passionnée » qui étale sans pudeur sa vie amoureuse et qui se questionne sur l'impact que peut avoir la passion sur sa relation avec la société et son art. Toutes deux se racontent et passent en rafale des occupations

similaires: sorties au cinéma, musique, lecture d'horoscope... Elles dépeignent leur amant sous les mêmes coutures: Ernaux constate que A. « aimait les costumes Saint-Laurent, les cravates Cerruti... conduisait vite... appréciait qu'on lui trouve une ressemblance avec Alain Delon » (AE, 32); alors que la femme, chez Léveillé, constate que son petit ami « aime les jeans et les vestons genre chic... conduit vite... ressemble à Mickey Rourke » (JRL, 25-26). Les deux femmes, par leur art, cherchent aussi à recréer l'homme absent: par l'écriture chez Ernaux; par la photo chez Léveillé.

La similarité des situations n'empêche pas les deux narratrices pourtant de s'opposer fondamentalement. La passion n'étant pas « si simple », Ernaux vit péniblement l'absence de son amant: « je recommençais d'attendre un appel, avec de plus en plus de souffrance et d'angoisse au fur et à mesure que s'éloignait la date de la dernière rencontre » (AE, 22). La narratrice, chez Léveillé, tout autant esseulée, n'est nullement tourmentée: « Tous les instants sont heureux en dehors de lui » (JRL, 19). C'est qu'en réalité elle ne l'attend pas. Pas d'attente, donc pas d'anxiété: « (s)'il ne peut venir pour plusieurs jours, je n'ai aucun dégoût de ce qui m'entoure. Mes amis sont magnifiques. Certes, je pense à lui, à l'occasion » (JRL, 15). L'existence hors de l'homme est parfaitement supportable: « Je ne vivais pas vaguement pour le retrouver, dans l'espoir d'une lettre ou d'un appel. Mais je faisais l'expérience d'une absence. Je ne peux pas dire que c'était un bien, mais ce n'était pas un mal. L'expérience au fond me plaisait. Est-ce que j'avais une espèce de nostalgie? Pas tout à fait. J'étais toujours heureuse » (JRL, 41). Que pourrait-elle bien penser de l'attente « à la Ernaux » ? Elle avoue, dans une allusion à peine voilée: « Je termine la lecture d'un livre que j'avais commencé. Une femme attend un homme. Inlassablement. Cela me paraît soudainement insensé, incompréhensible » (JRL, 12).

L'absence de l'amant chez Ernaux crée l'attente, exacerbe la passion, déforme le temps: « je levais les yeux vers la pendule accrochée au-dessus de la porte, "plus que deux heures", "une heure", ou "dans une heure je serai là et il sera reparti". Je me demandais avec stupeur: "Où est le présent?" » (AE, 19). Chez Léveillé, nous pouvons observer une femme nullement affectée par la solitude, vivant au contraire un parfait contentement qui se devine par cette extrême légèreté du ton et cette insouciance, souvent badine, qui traverse le récit: « Il part dans dix minutes ou dans une heure? Je pars dans une heure ou dans deux? Je ne me demande jamais: Qu'est-ce que le présent? Il faut sabler le champagne, pas chambrer le sablier » (JRL, 17).

Cette femme ne vit aucune trépidation à la suite du coup de fil de l'amant qui s'annonce et elle se détache de l'attente: « C'est lui. Il dit qu'il est en route, qu'il arrive dans une heure. Possibilité qu'il soit en retard. Pas de soupçon. Pas d'attente. Pas de doute. Ni pensée. Ni désir. Il vient ou il ne vient pas. La jouissance est certaine » (JRL, 15). L'absence — physique — de l'homme lui donne plutôt l'occasion de jouir par la libre réflexion et la pratique de l'art: « Les projets de ma journée nourrissent maintenant ce grand vide de ma nuit. Sentant son absence, j'ai découvert une vacance que j'occupe par le passage

d'une autre nuit, la chambre noire où se compose la trace d'une présence. C'est tout ce que l'on peut demander: sentir le souffle de l'être» (JRL, 43). Elle reste toujours ainsi, cérébrale dans ses réflexions et distante face à la passion qu'elle considère froidement, «positivant» l'émotion plutôt que de se laisser dominer par elle. Elle ne s'effarouche pas dans l'attente, ne s'émeut point devant l'amant. Par contre, les expériences intellectuelles s'avèrent si enivrantes qu'elles donnent souvent dans l'expérience érotique. La sensualité de la photographe éclate dans la pratique de son art. C'est que « Tout ce travail photographique est un grand ébat » (JRL, 42-43).

L'ouvrage de J.R. Léveillé, à l'instar de *Passion simple*, propose une réflexion sur le temps, indéfinissable, que l'esprit humain cherche toujours à saisir. *Une si simple passion* prouverait — une fois de plus — que le temps constitue l'un des matériaux les plus propices à la poésie: « Toute cette vie qu'on dit "la vie" est hors du Temps, perdue, soumise à un abîme perpétuel, à une répétition incessante, illusionnée par l'idée du progrès. Le temps véritable n'est pas chronologique, il est ascendant » (JRL, 52-53). L'amant, écrivain, inspire la photographe qui se souvient aussi :

Notre temps va dans le même sens, dit-il. On peut toujours dire qu'il vient vers quelque part et qu'il va vers quelque part, mais avant tout, c'est le Temps trouvé. Un présent éternel. S'il y a du passé, c'est le biblique, celui de « En ce temps-là », et on sait qu'il est perpétuel. Il écrit que, dès la première page, nous sommes dans ce présent, non pas le passé, ou l'imparfait, ni le recul ou le retrait ou encore moins le regret ou l'oubli, mais dans un temps qui serait le parfait (JRL, 47).

Une si simple passion va au-delà du jeu. Léveillé, davantage poète que romancier, nous donne de ces phrases que l'on aime et que l'on trouve belles sans toujours savoir pourquoi... « Les Montréalais sont légers dans la rue et Montréal est la capitale du monde » (JRL, 35). Et la richesse du texte se trouve encore rehaussée par toutes ces références culturelles issues du firmament artistique: Watteau, Godard, Apollinaire et autres, qui inspirent nécessairement. Évoquant le zen, Léveillé nous sert une réflexion de son cru: « Tout est facile, simple; sans effort, dit le zen. Essayons de ne pas faire d'effort? c'est encore un effort » (JRL, 12). L'auteur ne souhaitant pas se borner à un ludisme facile ne pouvait s'empêcher de tonifier son texte qu'il enrichit et jalonne de jeux d'esprit. Et puis enfin, il y a ce jeu des contraires qui ne devrait pas étonner, car dans le fond, n'est-il pas dans l'ordre des choses que la passion d'une photographe soit avant tout passion du négatif?

NOTES

1. Annie Ernaux, *Passion simple*, Paris, Gallimard, 1991, p. 24-25. Les références subséquentes à cet ouvrage seront insérées directement dans le texte et désignées par «AE».

2. J.R. Léveillé, *Une si simple passion*, Saint-Boniface (Manitoba), Les Éditions du Blé, 1997, p. 20-21. Les références subséquentes d'*Une si simple passion* seront incluses dans notre texte et désignées par «JRL».